

La prison n'est pas l'endroit idéal où passer son dix-septième anniversaire. Je suis presque sûre que c'est mon anniversaire aujourd'hui, mais c'est difficile à dire, étant donné que cela fait quatre mois que je n'ai pas vu une horloge, un calendrier, une fenêtre, *quarante-sept*, ou tout autre moyen de garder la notion du temps, à part les distributions régulières des repas poussés dans ma cellule trois fois par jour. Bouillie. Steak de protéines végétales et, de temps en temps, un légume frais – cela fait une semaine que je n'ai pas vu ne serait-ce qu'un radis. *Quarante-sept, quarante-huit*. Autant que possible quand je suis consciente et cohérente, je fais le compte des jours qui passent en gravant des marques à peine visibles sur le sol, sous le lit. *Quarante-neuf, cinquante*. Il y en a cent quinze, maintenant, alors bon anniversaire à moi, bon anniversaire chère Everly...

— Jax !

Je m'interromps en pleine pompe et regarde sur ma gauche. Le gardien que j'appelle Bigfoot se tient dans le couloir, derrière le champ électrique qui m'empêche de sortir. Son expression est aussi impassible que d'habitude, mais il est presque loquace, aujourd'hui.

— Visiteur.

Je me lève d'un bond, le cœur martelant ma poitrine,

et pas à cause de l'exercice physique. Je n'ai pas eu de visiteur depuis mon arrivée ici. Des interrogateurs, oui, mais les gardiens ne les annoncent pas. Je frotte le dessus de ma main, là où j'ai eu ma dernière intraveineuse, je contrôle ma respiration et m'efforce de me calmer. Les battements de mon cœur s'espacent. Je repousse les cinq centimètres de cheveux platine en bataille de mon visage, tandis que Bigfoot désactive la barrière invisible et me fait signe de tendre les poignets. Je m'exécute, et il me met des menottes magnétiques. Ainsi maîtrisée, je le suis dans le couloir étroit, et le bracelet explosif que j'ai à la cheville gauche me donne l'impression de marcher de travers. Des détecteurs installés sur toutes les fenêtres et toutes les portes du bâtiment déclencheraient ce bracelet et m'enverraient dans l'autre monde. Inutile de dire que cela a limité mes rêves d'évasion, puisque je n'ai pas encore trouvé un moyen de le détacher, même si j'ai passé des heures à essayer. Si seulement Wyck était là ! Il aurait réussi en dix minutes. Nous passons devant la cabine d'hygiène, où je prends trois douches par semaine, et arrivons devant l'entrée d'une pièce dans laquelle je ne suis encore jamais entrée.

Bigfoot ouvre la porte, et son corps massif me cache l'intérieur.

— Prisonnière Jax, annonce-t-il, avant de s'écarter pour me laisser entrer.

J'hésite, craignant un instant que ce soit un piège, une nouvelle façon de mener les interrogatoires. On me donnerait de faux espoirs, et vlan ! Je me suis rendu compte il y a des semaines que les petits jeux retors, l'anticipation de la douleur et l'humiliation étaient pires que la torture. *Et si...*

Bigfoot me pousse sans cérémonie dans la pièce.

— J'attends juste derrière la porte, monsieur.

La seule personne dans la pièce est un homme rond d'une cinquantaine d'années, dont les cheveux acajou, implantés en V sur son front, sont coiffés en arrière et coincés derrière ses oreilles. Il a les joues rouges, et des yeux violets extraordinaires, mis en valeur par de l'eyeliner noir. Je n'ai encore jamais vu un homme avec du maquillage. Il porte un manteau bleu roi à col officier, et des bagues brillantes à chaque doigt.

— Inutile, inutile, dit-il à Bigfoot en écartant sa remarque d'un geste de la main. Je suis sûr que la jeune Everly et moi allons nous entendre à merveille.

Il s'approche de moi, me prend par les épaules et me dépose sur les joues de gros baisers bruyants.

La porte se referme derrière Bigfoot.

Je cligne des yeux. Je n'ai encore jamais vu cet homme, et il me traite comme si j'étais sa nièce préférée.

— Asseyez-vous, asseyez-vous ! dit-il en indiquant les deux causeuses placées à angle droit. Nous devons discuter de votre défense.

Je reste figée sur place. *Ma défense ?*

— Euh... Qui êtes-vous ?

— Les bonnes manières, voyons, les bonnes manières ! s'exclame-t-il, posant une main sur sa poitrine, les doigts écartés. Loránd Vestor, avocat, à votre service, entièrement à votre service. Appelez-moi Vestor ! Nous serons bons amis d'ici à la fin du procès.

Il a un sourire rayonnant, révélant les dents les plus blanches que j'aie jamais vues.

— Du procès ?

— Bien sûr. Vous n'auriez pas besoin d'un avocat si vous ne passiez pas en jugement, n'est-ce pas ?

Il a un petit rire.

— Oh, vous avez peur que je sois un incapable commis d'office ! Eh bien, non, loin de là ! Je suis le plus grand

avocat en droit pénal d'Amerada, et je vous offre mes services – oui, gratuitement – parce que je crois en vous, Everly !

Il sourit encore, comme s'il m'accordait un cadeau absolument merveilleux.

— Oui, c'est vrai, je crois en vous, en dépit de ce que l'on dit. Vous avez de la chance de m'avoir, vous savez ! Je n'ai jamais – *jamais* ! – perdu un procès ou un client.

— Merci ? dis-je d'un ton interrogateur.

Ce doit être la réponse qu'il attendait, car il sourit de plus belle. Je ne peux pas m'empêcher de remarquer un grain de beauté noir sur sa joue, qui est comprimé par une ride à chaque fois qu'il sourit. C'est déconcertant, parce que l'on dirait qu'il me fait un clin d'œil. Je détache mes yeux du grain de beauté et regarde autour de moi. La fenêtre est placée tellement haut que je ne vois pas au-dehors. Le soleil entre à flots par la fenêtre, et il y a trois géraniums en pots, dans des tons de rose et de corail, sur l'appui de fenêtre. Je sens ma gorge se serrer. Cela fait près de quatre mois que je n'ai pas vu le soleil. La lumière qui passe à travers les pétales translucides des fleurs est un don.

Vestor est en train de dire quelque chose, mais je l'interromps pour demander :

— Où sommes-nous ?

Il hausse ses sourcils fins.

— Mais, nous sommes au Centre de Détention Principal, voyons.

— Non, je veux dire, dans quelle ville ?

Il me fait signe de m'écarter de la fenêtre et je m'assieds.

— À Atlanta, bien sûr. Vous ne croyez tout de même pas que je gaspillerais mon talent dans une petite ville de banlieue ? Non, il n'y a que la capitale, pour moi.

Il se penche en avant et plonge ses yeux dans les miens.

— Les interrogateurs n’ont rien fait à votre mémoire, n’est-ce pas ? C’est strictement interdit par les Conventions Laidlaw.

— Je ne crois pas.

— Tant mieux.

Il me tapote la main.

— Trêve de bavardages ! Nous devons nous mettre au travail, étant donné que le procès commence après-demain. Nous avons beaucoup, beaucoup à faire.

J’hésite, presque sûre de ne pas vouloir connaître la réponse à la question que je suis tentée de poser, puis je demande quand même :

— De quoi suis-je accusée ?

— Mais, de meurtre, bien sûr, ma chère Everly. Du meurtre d’un soldat des FPI, et de trahison pour avoir volé un zygote implanté dans la RESCO. Ce sont des crimes capitaux. Je ne m’occupe que de crimes capitaux dans la capitale !

Il rit de nouveau, manifestement content de son jeu de mots.

Je n’ai pas envie de rire.

— De meurtre, dis-je dans un murmure. Est-ce qu’on va... m’exécuter ?

Il lève les bras au ciel.

— Avec Loránd Vestor dans votre camp, bien sûr que non ! Je crois en vous, Everly, et vous devez croire en moi. Je ne permettrai pas que vous soyez condamnée et exécutée. Imaginez à quel point cela entacherait ma réputation.

Il renifle.

— Je ne voudrais pas que votre réputation soit entachée, dis-je avec ironie.

Malgré moi, je sens un sourire se dessiner sur mes lèvres et un sentiment inhabituel m’envahit : l’espoir.

Vestor a un air ravi en voyant mon sourire, si timide soit-il.

— C'est mieux, beaucoup mieux !

Il frappe dans ses mains.

— Mettons-nous au travail.

Il me pose une foule de questions sur ce qui s'est passé entre le moment où Halla, Wyck et moi avons quitté l'Inkubator 9, et celui où j'ai été capturée et amenée ici. Je me méfie, je n'ai pas envie de lui en dire trop, alors je me contente de faire des réponses brèves à ses questions. Je cherche du regard des dispositifs d'enregistrement dans la pièce. Je n'en vois aucun, pourtant cela ne signifie pas qu'il n'y en a pas. Ces quatre mois ici m'ont appris à me méfier de tout et de tout le monde.

Vestor me rappelle à la réalité.

— Alors, vous avez quitté le Kube 9, impétueuse jeune fille, parce que la ministre Alden a suggéré lors d'une Assemblée qu'elle aimerait que vous travailliez pour elle à l'extermination des sauterelles, n'est-ce pas, et vous brûliez de vous mettre au travail, de mettre votre génie scientifique au service de notre grande nation ?

Il incline légèrement la tête sur le côté et hausse les sourcils avec l'air d'attendre quelque chose.

En réalité, j'ai quitté le Kube pour essayer d'identifier mes parents biologiques et parce que ma meilleure amie, Halla, était enceinte et que je devais l'aider à contacter son petit ami à Atlanta, mais quelque chose me dit que Vestor veut que j'acquiesce.

— Euh... oui ?

Il hoche énergiquement la tête.

— Oui ! Et vous avez courageusement aidé votre amie, Halla Westin, malheureusement décédée, à échapper aux hors-la-loi qui vous avaient capturées et à se rendre à

la RESCO où elle a pu mettre son bébé au monde et le confier au gouvernement pour le bien d'Amerada.

— Oui, dis-je dans un murmure, refoulant mes larmes d'un battement de paupières.

On m'a annoncé la mort de Halla lors de mon premier interrogatoire, mais l'évoquer me fait encore l'effet d'un rayon de fusil laser dans la poitrine. Elle est morte en colère contre moi, et c'est le plus douloureux. Non, le plus douloureux, c'est qu'elle ne soit plus là ; je serais contente qu'elle me déteste si seulement cela pouvait la ramener à la vie.

Cela continue pendant des heures, Vestor fournit une interprétation positive à tout ce qui s'est passé quand j'ai quitté le Kube, et j'acquiesce. De toute évidence, il s'est bien renseigné, et cela me rassure un peu quant à mes chances de m'en sortir. Bigfoot nous apporte à manger et à boire au milieu de l'entretien, et c'est le meilleur repas que l'on m'ait servi depuis que j'ai été capturée : du pamplemousse frais et du brocoli, du riz et du poisson, et même une boisson gazeuse. J'engloutis le tout sous le regard indulgent de Vestor. Il me tapote la joue quand il se lève pour partir.

— N'oubliez pas : je crois en vous.

— Vestor, dis-je avant qu'il ne parte, pouvez-vous me dire où ils sont, ce qui leur est arrivé ? Wyck et Saben, Fiere et Alexander ?

Il esquisse un froncement de sourcils à peine perceptible. Avec une lueur d'avertissement dans les yeux, que je prends pour la confirmation que notre entretien soi-disant confidentiel est bel et bien enregistré, il répond :

— C'est tout à fait compréhensible que vous craigniez que les hors-la-loi essaient à nouveau de vous enlever, ou de vous nuire pour vous empêcher de témoigner. Vous avez enduré une expérience traumatisante, dont un

adulte aurait du mal à se remettre, a fortiori une jeune fille comme vous. Toutefois, je peux vous assurer que vos craintes sont sans fondement. On m'a fait comprendre que vous étiez la seule survivante de l'attaque de la maison de Peachtree Street.

Il me faut quelques instants pour me rendre compte qu'il parle de l'ancien bordel où Roseaux avait installé son quartier général. J'en ai le souffle coupé.

— Ils sont morts ? Tous morts ?

— Bien sûr, vous êtes soulagée de l'apprendre. J'en suis heureux aussi. Bon ! maintenant, faites une bonne nuit de sommeil. Nous allons avoir beaucoup de travail demain pour vous rendre présentable.

Après son départ, celui qui remplace Bigfoot, Rute, un gardien qui échange parfois une ou deux phrases avec moi, me reconduit dans ma cellule. Je n'essaie même pas de dormir. Je m'allonge sur l'étroit lit de camp et regarde fixement le plafond. Il n'y a pas grand-chose d'autre à regarder dans ma cellule peinte en gris. Il y a des toilettes en acier inoxydable et un lavabo dans un coin, et une unique étagère accrochée au mur en face du lit. C'est là que j'ai mis *La Petite Maison dans la prairie*, ma plume et mon dessin d'albatros, puisque les interrogateurs ont fini par comprendre que ces objets ne présentaient aucun danger. Je ne me souviens pas de tout ce qui s'est passé pendant les interrogatoires, à cause des drogues, mais des bribes de conversations, des questions sur *La Petite Maison dans la prairie* qui aurait été un dictionnaire chiffré pour Roseaux, voire pour le Défi, me reviennent au hasard.

— Ce n'est qu'un livre, leur ai-je répété, encore et encore. Un livre que mes parents ont déposé avec moi au Kube.



J'avais trouvé la plume sur la plage, preuve qu'il existait encore des oiseaux, quelque part, et ils me l'ont rendue après avoir vérifié qu'elle ne pourrait pas constituer une arme. Quant au dessin d'albatros, ils l'ont regardé avec un sourire méprisant et roulé en boule, mais ils m'ont permis de le garder. C'était Saben qui me l'avait donné, il l'avait dessiné à cause de la plume, et j'y tiens beaucoup.

Je le défroisse maintenant, réconfortée par le grain familier du papier et l'angle des ailes de l'oiseau en plein vol, qui chante sa parfaite liberté. Cela ne peut pas être vrai, pour Wyck et les autres, ils ne peuvent pas tous être morts. Saben, grièvement blessé par un rayon laser, avait couru dans la nuée avec moi, or la force des sauterelles nous avait séparés. Je ne veux pas me rappeler à quel point il était faible. Au moins un des autres a tout de même dû arriver à atteindre les tunnels et à s'enfuir. J'ai vu Fiere se faire tirer dessus, alors il est malheureusement possible qu'elle soit morte, mais les autres... Je refuse de le croire. Ils ne sont pas morts. S'ils l'étaient, pourquoi les interrogateurs auraient-ils consacré tant de temps et d'énergie à me harceler pour que je donne leurs noms ?

Des larmes de honte coulent sur mes joues alors que les souvenirs me reviennent, ceux de la douleur des électrodes, amplifiée par les drogues. La puanteur de la bile et de l'urine. Je m'entends encore bafouiller les noms, et je suis contente de ne connaître que des prénoms, et encore, pas tous. Alexander a bien fait de me cacher les détails de l'opération Roseaux, parce que j'ai recraché tout ce que je savais. Je ne savais pas grand-chose, heureusement. Dans les dernières minutes, Fiere m'a crié de « tout leur dire ». Je n'ai compris ce qu'elle voulait dire que lors du deuxième interrogatoire, quand ils ont mis le courant.

Je frissonne, me tourne sur le côté et enfouis mon visage dans le mince oreiller. Les caméras sont toujours allumées,

et je refuse de donner à la personne qui m'observe la satisfaction de voir mes larmes. Je n'ai pas pleuré depuis mon premier mois ici, depuis que j'ai décidé de survivre et de m'évader pour retrouver mes amis. J'ai commencé à faire de l'exercice, ce jour-là, à faire des pompes, des abdominaux, des squats, et tous les autres exercices de renforcement musculaire que Fière m'a appris, le plus possible, quel que soit l'état de faiblesse dans lequel la torture a pu me plonger. Quand je ne fais pas d'exercice, je reste assise sur mon lit, les yeux fermés, et je récite dans ma tête tous les théorèmes et toutes les équations de chimie que je connais, j'énumère les éléments de la classification périodique, je pense à toutes les sauterelles que j'ai disséquées et à tous les moyens de les détruire. Cela m'occupe l'esprit.

## 2

J'ai dû finir par m'endormir, parce que tout à coup, Bigfoot réapparaît avec un plateau et un ordre.  
— Lave-toi.

Quand j'ai mangé et gravé une autre marque sous mon lit, il m'emmène à la cabine d'hygiène, me tend un savon et même du shampoing.

— Les cheveux, aussi.

Je suis transportée de joie à la perspective de me les laver. On me les a rasés quand je suis arrivée et ils ne font plus que cinq centimètres de longueur, sauf que le savon corrosif avec lequel j'ai dû les nettoyer jusque-là les a rendus ternes et secs. Je ne montre aucune émotion, gardant une expression aussi impassible que celle de Bigfoot quand j'entre dans la cabine. Il me retire mon bracelet explosif et s'en va, électrifiant la porte derrière lui. Je me déshabille, sans grand embarras, même si je sais que des gardiens me surveillent. Je me dis que ce n'est pas très différent des exercices de décontamination que nous pratiquions au Kube. J'avais peur que l'on me viole à mon arrivée ici, mais de toute évidence, les gardiens sont chimiquement stérilisés. Même si je suis une prisonnière, je reste une femme en âge de se reproduire susceptible de porter un enfant pour l'État. Il y a

trop peu d'utérus pour que les Prags risquent de nuire au mien.

Cependant, je tourne le dos à la porte, et commence à me mouiller sous l'eau qui jaillit soudain de la douche. Elle est froide. J'ai la chair de poule. Je me frotte la peau pour me réchauffer. Quand je me savonne les cheveux, le parfum de lys du shampooing me rappelle le bordel, et j'ai soudain l'impression d'avoir un noyau d'avocat logé dans la gorge. Je laisse échapper un gémissement plaintif qui ressemble à un aboiement, et je pose une main à plat contre la paroi de la douche pour ne pas perdre l'équilibre. Si des larmes coulent sur mes joues, l'eau les dissimule.

L'eau est coupée. Des séchoirs s'allument pour me sécher, et Bigfoot revient pour me remettre mon bracelet. Dans ma combinaison grise, avec mes cheveux qui dégoulinent sur mes épaules, je suis le gardien jusqu'à la pièce où j'ai parlé à Vestor. Il est là, vêtu d'une tunique vert émeraude, avec son grain de beauté qui fait un clin d'œil quand il sourit. Il fond sur moi et j'ai droit aux deux gros baisers qui claquent.

— Ouste, ouste, ouste ! s'exclame-t-il en faisant signe à Bigfoot de sortir.

Une fois que nous sommes seuls, il se tourne à nouveau vers moi.

— Bien dormi ? On ne dirait pas, à en juger par vos cernes... Ce n'est rien. Un peu de tristesse peut être très émouvant. Nous jouons pour le jury et les caméras, vous savez.

Il prend des vêtements blancs posés sur l'une des causeuses et me les tend.

— Enfilez ceci.

Il se retourne.

Après un moment d'hésitation, je me déshabille pour ne garder que ma petite culotte et mon soutien-gorge (et mon bracelet à la cheville, bien sûr) et je mets la longue tunique blanche ainsi que le legging qu'il m'a donnés. Quand je suis habillée, je m'éclaircis la gorge.

— Les caméras ?

— Bien sûr, les caméras. Votre procès est le plus important de l'année. Il va être filmé, un montage sera réalisé, évidemment, et il sera diffusé lors d'une Assemblée exceptionnelle. Je serai incroyablement plus célèbre quand je me serai occupé de vous.

Il fait rouler ses lèvres tout en m'observant attentivement.

— Nous allons jouer sur l'innocence de la jeunesse, dit-il en tournant autour de moi. Pas de maquillage. Pâle. Triste mais calme. Jolie, mais pas belle. Il ne faudrait pas nous aliéner les jurés féminins.

Il rit.

— Les manches longues cacheront ces fâcheux muscles. Vos cheveux...

Il passe une main dedans.

— Nous les égaliserons. Ce blond platine est parfait, angélique. C'est dommage qu'ils vous aient rasé la tête quand vous êtes arrivée ici, mais courts, comme ça, on dirait une auréole.

Il fait venir Bigfoot et lui demande des ciseaux, puis il m'égalise les cheveux.

— Presque, dit-il en se tapotant les lèvres du bout de l'index tout en m'examinant. Votre expression...

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Elle est trop... provocatrice, quasiment combative, même. Il nous faut des yeux baissés modestement, peut-être une lueur de perplexité. Vous ne comprenez pas pourquoi vous êtes jugée alors que vous n'avez rien fait de

mal. Une victime ! Oui, c'est ça, il nous faut une victime. Vous pouvez jouer pour moi ?

— Non, dis-je d'un ton catégorique. Je ne me considérerai pas une seule seconde comme une victime. Cela m'ébranlerait, et je sais que je vais avoir besoin d'être forte.

Vestor hausse les sourcils, et je crois voir un certain amusement, et même de l'approbation, dans son regard.

— Troublée, dans ce cas. Docile.

Je regarde mes pieds et fais de mon mieux pour avoir les yeux *baissés modestement*.

— Non, pas renfrognée, dit-il.

Pour la première fois, il a l'air agacé.

— Blessée. Pensez à votre amie Halla.

Une vive douleur m'étreint le cœur et je relève involontairement la tête. Vestor joint les mains.

— Oui, exactement ! C'est parfait.

Je le fusille du regard.

Il s'avance vers moi, me prend par les épaules et approche son visage du mien.

— Ce n'est pas un jeu, Everly, dit-il à voix basse, sans la moindre trace de son affectation habituelle. Enfin, c'est un jeu, un jeu théâtral, si vous voulez, mais l'enjeu est des plus importants : il s'agit de votre vie. Dès l'instant où vous quitterez cette prison, votre procès commencera. Vos moindres gestes, mots et expressions seront enregistrés, étudiés et évalués – le moindre tressautement de sourcils, le moindre mouvement de menton.

Il me tapote le menton pour que je le baisse légèrement.

— Les résultats que vous avez obtenus à vos tests indiquent que vous êtes une jeune femme très, très intelligente. Eh bien, vous devez vous servir de cette intelligence pour jouer le rôle d'une vic... d'une innocente blessée, et vous avez intérêt à donner tout ce que vous

avez, sinon... Croyez-moi, une exécution paraîtrait clémentine comparée au sort qui vous sera réservé si vous êtes reconnue coupable.

Il recule et affiche un grand sourire.

— Sans parler du coup terrible que cela serait pour ma réputation impeccable ! C'est compris ?

J'esquisse un hochement de tête et m'efforce de prendre un air timide et troublé. Maintenant que j'essaie d'imaginer une condamnation pire que la mort, je n'ai plus vraiment de mal à le faire.

— Excellent !

Je remets ma combinaison de prisonnière, puisque Vestor me dit qu'il veut que ma tenue pour le procès soit immaculée pour demain. Nous passons deux heures de plus ensemble, et l'on me sert encore un bon repas. La nourriture vaudrait presque la peine de passer en jugement. Vestor me dit qu'il y aura trois jurés présélectionnés et un juge qui décideront de mon sort. Il m'explique comment cela se passera, quand me lever et quand m'asseoir. Encore et encore, il insiste sur la nécessité de ne pas laisser mes expressions me trahir.

— La contrition fait bon effet, ma chère, dit-il.

— Et quand je témoignerai ? Que devrai-je dire ?

— Non, non, non, répond-il en agitant le doigt. Vous ne serez pas appelée à la barre. C'est moi qui me chargerai de votre défense. C'est mon travail. Ma vocation, même.

— Ne devrai-je pas...

— Vous devez me faire confiance.

Je n'ai pas le choix.

Quand je regagne ma cellule, l'après-midi touche à sa fin, à en juger par la façon dont les rayons du soleil filtrent obliquement à travers la fenêtre du parloir. Ma cellule me paraît encore plus terne et plus stérile qu'avant, après

deux jours passés en présence du soleil et de Loránd Vestor. Je lis un chapitre de *La Petite Maison dans la prairie*, que je connais pratiquement par cœur, mais ne tarde pas à reposer le livre. Ma situation est tellement éloignée de l'univers des Ingalls que je ne peux même pas imaginer ce que Charles aurait dit à Laura si elle avait été à ma place. Si, je le sais : il lui aurait conseillé de dire la vérité, quant à moi pas la possibilité de le faire, et cela reviendrait à me tailler les veines. La vérité est synonyme de condamnation à mort. Ou pire, quoi que cela puisse signifier. Mes pensées se tournent vers Anton Karzov, victime de l'expérience d'un vaccin qui avait mal tourné, et je visualise les furoncles et les démangeaisons qui lui rendaient la vie infernale. C'était là un sort pire que la mort.

Je m'assieds par terre et commence à faire des abdominaux, pour me dépenser. Je ne compte même pas ; je vais en faire jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Alors que je lève et abaisse le torse, la question qui me hante depuis mon arrivée ici résonne dans ma tête : qui a trahi Roseaux ? Qui a indiqué notre emplacement aux FPI ? Et pourquoi ? J'ai depuis longtemps abandonné l'idée qu'ils aient simplement pu nous localiser à ce moment précis. Ce serait un trop grand hasard. De plus, j'ai entendu l'un des soldats dire que « l'information » était correcte. De quelle information aurait-il pu s'agir sinon de notre emplacement ?

La seule personne dont je suis sûre qu'elle ne nous a pas trahis est Fiere. Je l'ai vue se faire tuer. Si elle avait été l'indicatrice des FPI, ils ne l'auraient pas tuée, n'est-ce pas ? Il reste donc Alexander, Saben, Idris, Casanova, Milo et Gunther. Je suis sûre à quatre-vingt-dix-neuf pour cent qu'Alexander n'a pas trahi Roseaux. C'est lui qui l'a fondé, lui qui en avait le commandement, il voulait



ardemment aider les femmes à porter leurs propres enfants et à les élever si elles en avaient envie. Non, pas lui. Saben... Une image de ses cheveux blonds, de ses larges épaules et de ses yeux dorés de génétique s'impose à moi. Quand je l'ai rencontré, il ne m'a pas inspiré confiance. J'aurais aisément pu l'imaginer en traître. Après tout, pourquoi un génétique abandonnerait-il sa famille et sa destinée pour devenir un hors-la-loi ? Cependant, je m'étais rapprochée de lui, vers la fin, et il avait pris des risques pour nous libérer de la RESCO, Halla et moi. Il était le premier à nous avoir avertis de l'arrivée des FPI, et on lui avait aussi tiré dessus. Pour la première fois, je me demande comment il a réussi, blessé, à regagner la rue alors que personne d'autre n'y était parvenu. En réalité, je ne veux pas que ce soit Saben.

J'aurais volontiers cru que c'était Idris. C'était un éternel insatisfait, il provoquait toujours Alexander, le poussant à s'aligner sur le Défi et à entreprendre des missions contre les FPI et les infrastructures dont les Pragmatistes avaient besoin pour se maintenir au pouvoir. J'avais pourtant eu l'impression qu'il tenait sincèrement à Alexander, alors aurait-il fait quelque chose qui le mettrait en danger ? Je pense à son impétuosité. Peut-être. Probablement. En fait, je n'aime pas beaucoup Idris, alors c'est facile pour moi de l'imaginer en traître, même si je n'ai aucune preuve.

Deux gardiens passent devant ma cellule. Ils parlent de l'immense nuée de super-sauterelles qui arrive soi-disant dans notre direction.

— Il paraît que dans le canton médio-atlantique elles mangent...

L'autre l'interrompt en lui donnant un coup de coude. Ils ne sont pas censés communiquer avec moi de quelque façon que ce soit, pas même en discutant entre eux en ma présence. Peu importe, je n'ai pas besoin de savoir combien

de tonnes de nourriture les sauterelles ont mangées. Je connais la chanson. Les insectes peuvent manger leur propre poids en végétation chaque jour, alors une grande nuée peut dévorer plus de deux cents millions de kilos de nourriture en une journée. C'est en grande partie à cause des invasions de sauterelles qu'Amerada n'a pas réussi à remonter la pente et à se repeupler comme elle aurait dû le faire. Dès que l'herbe ou les arbres et les arbustes recommencent à pousser, les sauterelles s'abattent comme si un gong les avait appelées à venir dîner.

Saben et moi nous sommes jetés au milieu d'une nuée pour essayer d'échapper aux FPI, or les soldats ont quand même réussi à m'attraper, et je me suis réveillée dans cette cellule des jours plus tard, battue, contusionnée, désorientée, sans souvenir précis de ma capture. Si j'étais à ma place – dans un laboratoire – au lieu d'être enfermée ici, j'aurais peut-être déjà découvert un moyen d'éliminer les sauterelles. Je me laisse aller à imaginer des cultures poussant de nouveau à l'extérieur, des arbres luxuriants, des fleurs des champs et de l'herbe adoucissant le paysage, des gens ensemençant leurs champs et faisant leurs propres moissons au lieu de dépendre des dômes du gouvernement. Un doux rêve.

Je respire péniblement tout en me forçant à élever le torse et à toucher mes genoux avec mes coudes. Je continue mon analyse. Casanova, Milo, Gunther... Je n'ai pas assez communiqué avec eux pour savoir qui ils sont et de quoi ils sont capables. Je me répète pour la énième fois que j'aurais dû faire plus attention. Fiere me disait tout le temps d'être sur le qui-vive. J'ai manqué à mes engagements envers elle. J'ai manqué à mes engagements envers tout le monde.

Mes abdominaux se bloquent et m'obligent à m'allonger par terre, les bras au-dessus de la tête. Pendant que

les crampes s'atténuent, j'inspire profondément et décide de jouer le jeu de Vestor. Si je suis acquittée, je serai libre. Et si je suis libre, je pourrai découvrir ce qui s'est réellement passé ce jour-là, il y a quatre mois. Quand je saurai qui nous a trahis, je le retrouverai et je le tuerai. Pour Halla, pour Fiere. Je serre les poings, puis je déplie lentement les doigts, me masse le ventre et me lève pour me mettre au lit. Demain sera un grand jour.